

LIVING

# La peinture de salon

*A Montrouge, malgré une rétrospective Jacques Villon, la peinture a mauvaise mine. A Paris, dans le 18<sup>e</sup>, un « contre-salon de Montrouge » essaie de sauver les meubles. On brade.*

**A** l'occasion et à l'issue du précédent Salon de Montrouge, les organisateurs s'étaient vu reprocher de « trop associer les galeries à leur travail » et de ne présenter que des phares et des valeurs mode. Vexés sans doute de ces remarques, bien sûr injustifiées, ils répondent cette année par une nouvelle devise : on prend les mêmes et on recommence.

Résultat : malgré une rétrospective de l'œuvre de Jacques Villon (alibi ?) qui sauve un peu les meubles, le salon a mauvaise mine. L'introduction du catalogue précise pourtant que « 150 nouveaux artistes hors galerie ont été sélectionnés ». Certes, mais une armée d'ombres, à quelques exceptions près. Certains ont dû s'égarer ou sont bien cachés, quel-

ques uns jouent l'Arlésienne et les autres barbotent et barbouillent. Ils sont plus des révélateurs que des révélations : l'ombre est un faire-valoir idéal et l'imitation a rarement la force du modèle. Leurs travaux plutôt minables permettent cependant de voir que ceux des vedettes, toujours les mêmes, Combas, Di Rosa, Boisrond... le sont nettement moins. L'ordre est respecté. La figuration libre domine l'épreuve par ses figures imposées et la peinture patine. Le mouvement sympathique et sans prétention à ses débuts, par son passage rue Beaubourg, rue Quincampoix et rue des Archives, glisse dans l'impasse. Gonflés par les galeries, qui en tirent la part du lion, ses représentants, bouffis d'un succès intattendu, en sont les enchaînés : condamnés à

produire, acculés à stagner. Le produit marche et se consomme bien. Pourquoi, effectivement faire autre chose ? Mais dans le domaine de l'art, l'indigestion est souvent mortelle. Certains pourtant tirent leur épingle du jeu : Castelli, Blais...

De beau dans ce salon, il y a aussi et quand même des sculptures parsemées ici ou là et surtout la petite salle du fond, un peu isolée et surélevée (a-t-on voulu en faire un podium en séparant le bon grain de l'ivraie ?) : elle renferme quelques très belles toiles : celles de Lucio Fanti, Antoni Taulé, Hortense Damirom, Sophie Bernard, Velickovic... C'est peu.

Pendant ce temps-là, à l'autre bout de Paris, un groupe de peintres (Bollo, Brudieu, Castier, Muzehher, Remzi et Robin) tient son « contre-salon de Montrouge ». Pour la deuxième année consécutive et pour protester contre le mépris « qu'on se permet à l'égard de notre travail, parce que notre peinture n'est pas conforme aux idéologies en place ». Ils dénoncent l'organisation du salon de Montrouge (« uniquement dirigée par quelques grandes galeries et de grands manitous »), et refusent, à juste titre, de considérer que ce qui est montré est un panorama de la peinture contemporaine. Leurs idées sur la peinture : montrer « qu'à l'heure actuelle on a besoin d'un retour à une vision naturelle des choses qui trouve ses moyens plastiques en fonction de cette vision » ; éviter la complaisance qui consiste à « satisfaire le courant commercial et idéologique qui fait peindre ; travailler la perspective et abandonner l'image choc de la peinture actuelle ; être les continuateurs de Pissaro, Cézanne, sans être considérés comme les pots de fleurs de l'académisme. »

Malheureusement leurs revendications souvent justifiées sont plutôt desservies par leur art. Finalement, dans un salon comme dans l'autre, on se demande où est passée la peinture.

Henri-François DEBAILLEUX

XXVIII<sup>ème</sup> salon de Montrouge, Art contemporain, 2 avenue Emile Boutroux et 32, rue Gabriel Péri 92120 Montrouge. 2<sup>ème</sup> Contre-salon de Montrouge, 15 passage Lathuille.